



La Coopération des idées

REVUE D'EDUCATION SOCIALE

Paraissant le 1^{er} et le 16 de chaque mois

Directeur : G. DEHERME



SOMMAIRE :

- G. DEHERME..... *Pessimisme.*
- G. DEHERME..... *Louis Rossel.*
- PAR TOUS..... *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*
- G. DEHERME..... { *Les Livres qui font penser.*
- FRANÇOIS GILLIER..... }

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE

15, rue de Valenciennes, 30 — (6^e Arrond.)

Bibliothèque Maison de l'Orient



125705

LA Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

ABONNEMENT : un an France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

Adresser toutes les communications concernant la Rédaction
et l'Administration à M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)

A NOS ABONNES

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est
terminé sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour
s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de
refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.

Etranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. - PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

DIRECTEUR : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

PESSIMISME

Depuis que *la Coopération des Idées* a repris sa publication régulière, on lui reproche assez souvent son « pessimisme ».

Il y a là quelque malentendu.

Le pessimisme est une attitude, un tempérament ou une philosophie. Or le principal mérite de notre petite Revue est sa sincérité, qui n'admet aucune « pose »; l'action sociale qu'elle indique en la commençant ne révèle pas un tempérament atrabilaire, et la doctrine positive qu'elle enseigne s'oppose à la philosophie du néant.

Nous ne signalons qu'un mal trop réel, et pour qu'on y fasse attention avant qu'il soit trop tard; nous ne désespérons que des principes morbides qui décomposent la société, et pour qu'on en revienne aux principes qui la vivifieraient. Est-ce là du pessimisme?

—)o(—

Mais les principes que nous dénonçons, — suffrage universel, parlementarisme, irresponsabilité, etc., — sont-ils aussi nocifs que nous le prétendons, et le mal aussi grave que nous le disons?



Des principes se peuvent discuter. Nous y reviendrons souvent. La pourriture et l'incohérence parlementaires se manifestent assez, présentement, par notre impuissance au Maroc, les affaires politico-financières Lepère, liquidations, Chartreuse, Rochette, fournitures militaires et autres, la révolte des fonctionnaires, etc., pour qu'il soit nécessaire, dans cet article, d'y insister. Nous n'en avons pas fini avec les scandales, les hontes et les désastres de ce régime (1).

Mais le mal ne se peut contester. Les faits sont là. Je citerai les plus graves: la criminalité qui s'étend

(1) *Le Temps*, qui est obstinément ministériel et donc aussi optimiste qu'un haut fonctionnaire en arrive à dire, au sujet des boucheries militaires :

« Commerce local, presse locale, intérêts locaux: c'est toujours le même adjectif qui revient dans cette histoire véridique. Ajoutez-y les représentants locaux, qui interviennent auprès des pouvoirs publics en faveur de la viande malsaine, et vous avez tous les éléments d'un diagnostic complet, vous connaissez le mal dont nous souffrons: c'est la ligue des intérêts particuliers contre l'intérêt général. Ah! l'on disserte sur la crise du parlementarisme: et nous avons publié, l'autre jour, une consultation de M. Poincaré sur ce sujet. Mais le mal est plus profond qu'on ne croit et les remèdes que l'on propose sont bien anodins. Le mal, c'est l'impunité ou la protection de la fraude: c'est le gaspillage des ressources de la nation. C'est le triomphe du braconnier sous toutes ses formes. C'est le budget dévasté par le bouilleur de cru. C'est partout, dans chaque compartiment de nos finances, une fissure ouverte. C'est la dispersion de nos efforts et, par suite, l'incapacité de rien faire de grand. C'est cette coalition des routines qui fait, par exemple, que la France veut rester à tout prix le Conservatoire de la marine à voiles, parce qu'il y a des primes à distribuer: grosse monnaie électorale.

« Nous pourrions avoir le plus bel outillage économique puisque nous avons tant d'argent. Nous pourrions aménager deux ou trois ports qui laisseraient très loin Anvers, Rotterdam, Hambourg. Mais nous préférons distribuer nos ressources entre vingt ou trente ports, qui ont des députés exigeants. C'est ainsi qu'un énorme budget se vaporise. Il se répand comme une poussière d'eau, qui mouille la terre et ne la féconde pas. En présence d'un tel cas, on prône des systèmes de guérison: scrutin de liste, renouvellement partiel, etc. Ce sont des recettes de bonne femme. »

jusqu'à provoquer la désagrégation sociale, le divorce qui dissout la famille, la dépopulation qui livre la nation.

Dans *la Revue des Deux-Mondes*, M. Henri Joly écrivait dernièrement :

« La statistique qui vient de paraître et qui donne une récapitulation des années allant de 1901 à 1905, nous montre la reprise de l'aggravation du nombre des crimes et une reprise qui promet d'être fortement soutenue.

« ... Dans les dernières années, nous voyons les crimes contre les personnes aller successivement de 1.037 à 1.103 et à 1.216. Si nous décomposons ce total, nous voyons monter les assassinats de 140 à 169; les meurtres, de 163 à 186, à 222, à 230, à 274; les parricides, de 9 à 12; les coups et blessures ayant entraîné la mort, de 145 à 171; les viols sur les adultes, de 58 à 62.

« Les crimes contre les propriétés déferés au jury étaient en 1902 au nombre de 787. Ils sont en 1905 au nombre de 1.020. Les vols et abus de confiance qualifiés ont progressé de 640 à 654, à 669, à 690. Les incendies ont été de 120 à 141. L'esprit d'association de ces malfaiteurs est venu encore aggraver le péril. Si en 1900 on comptait pour 100 affaires 126 accusés, en 1905 on en compte 147. »

De plus, cette augmentation de la criminalité va avec l'énervernement croissant de la répression et l'insuffisance croissante de la police. Dans notre dernier N^o, nous rapportons, d'après M. Lucien Descaves, que la Cour d'assises de la Seine, sur 215 prévenus qu'elle avait à juger du 1^{er} janvier au 15 mars 1908, a prononcé 89 acquittements et 20 condamna-

tions avec sursis, soit plus de 50 0/0 de mises en liberté immédiate. Evidemment, les travailleurs honnêtes risquent plus que les apaches. En 1890, la proportion des affaires « classées », c'est-à-dire celles dont on renonce à découvrir les auteurs, était de 63 0/0; actuellement, il atteint 71 0/0. On peut donc dire que 15 0/0 seulement des infractions, délits et crimes sont punis.

—)o(—

Pour la famille, l'« évolution » est aussi inquiétante. En 1885-1886, il y avait eu 14 divorces pour 1.000 mariages célébrés; en 1888, il y en eut 20; en 1889-1890, 23; en 1896-1900, 27; enfin, en 1901-1905, 33 pour 1.000 mariages.

Les sociologues savent bien que le divorce est un de ces dangereux remèdes dont il faut toujours augmenter la dose jusqu'à l'intoxication totale. Il y a quelques années, j'écrivais ici même: « Ayant établi le divorce, nous sommes dans l'obligation de l'élargir. Et l'élargissant aujourd'hui jusqu'au divorce par consentement mutuel, nous devons l'élargir demain jusqu'au divorce par la demande d'un seul, — et après jusqu'à l'union libre. C'est fatal » (1).

Les chiffres mettent en lumière, pour tous, ces considérations générales. Le plus ignorant sait maintenant que le divorce est un remède qui atténue provisoirement quelques inconvénients du mariage, mais

(1) « Aucune intimité ne peut être profonde sans concentration et sans perpétuité; car la seule idée du changement y provoque. Entre deux êtres aussi divers que l'homme et la femme, est-ce trop de notre courte vie pour se bien connaître et s'aimer dignement? » — A. COMTE, *la Politique positive*, I^o 237.

qui généralise une infection mortelle. C'est de l'homéopathie à rebours.

—)o(—

Enfin, voici qui est plus grave encore, puisque cela nous avertit non seulement de notre abaissement moral, de notre anarchie, mais encore de la dégénérescence de la race. Marquons-le bien, *en 1907*, pour la première fois, *il y a eu 793.000 décès et seulement 773.000 naissances, — soit un déficit de 20.000 Français.* L'année précédente, il y avait encore eu 806.000 naissances: la natalité a donc diminué de 33.000 d'une année à l'autre, et c'est à fléchir encore qu'elle incline.

On peut s'en tenir là. Cette fois, c'est bien la fin de tout.

Allons-nous l'accepter?

—)o(—

Certes, la vie n'a jamais été plus facile, le calme apparent plus complet et toutes les licences moins contenues, pour qui s'en tient à sa propre matière et se satisfait de passer.

Mais la vie d'un homme social est faite d'autre chose. Suivant Auguste Comte, l'humanité est l'ensemble continu de tous les êtres convergents. Un homme est donc un être social, continu et convergent. Il n'est rien autre qu'une brute mauvaise aux autres et à lui-même s'il ne continue ses ascendants, s'il ne se relie à ses contemporains et s'il ne laisse rien de lui à ses descendants pour que ceux-ci le continuent à leur tour.

On a dit qu'on pouvait user du téléphone et être un barbare, il est aussi vrai qu'un boulevardier qui use et abuse de toutes les jouissances raffinées de la civilisation, un politique qui savoure les voluptés du pouvoir, et aussi la mondaine qui se pare de riches bijoux pour être admirée et le prolétaire ivrogne ne sont souvent que des malheureux.

—)o(—

La prospérité, la paix et la liberté sont de formidables dissolvants quand il n'y a plus d'âme. Et il n'y a plus d'âme quand il n'y a plus d'ordre.

Alors, la prospérité est faite surtout du gaspillage insensé du capital humain hérité des ancêtres et que nous avons à transmettre, accru de notre apport, à la postérité, et aussi de l'oubli des devoirs impérieux que nous avons envers nous-mêmes, envers les autres, et tout particulièrement envers ceux qui contribuent à produire cette prospérité. Alors, la paix n'est pas le résultat d'un équilibre de forces, mais d'une langueur commune, d'un renoncement découragé. Alors, la liberté n'est pas l'organisation de toutes les forces positives, pour développer toujours plus les possibilités de la liberté; mais le lâcher de tous les instincts destructeurs, et d'abord de la liberté elle-même.

—)o(—

Toutes les civilisations mortes ont connu cette volupté de l'agonie. Prenons-y garde. En s'endormant sur la vase, on s'y enfonce.

Voyez où nous en sommes, psychologiquement. Rien ne nous fait plus réagir, les pires scandales font

sourire. Si Wilson avait eu de la patience, il serait ministre aujourd'hui, comme les autres. Plus l'exploitation politique du pays s'intensifie, plus les électeurs votent pour les exploités. Les mouvements d'opinion ne sont plus qu'une affaire de publicité. Les idées profondes et les sentiments vrais n'agitent plus les foules: les sophismes livresques ont dénaturé les intelligences comme la grandiloquence électorale a anesthésié les cœurs.

Il n'y a donc pas à compter sur une réaction générale spontanée des idées et des sentiments, non plus qu'à la provoquer. On n'attire plus l'attention distraite des Français que par des procédés grossiers qui vont à l'encontre même du but qu'on se proposerait. Il n'y a que les partis qui se peuvent faire entendre aujourd'hui. Or il n'est pas un parti qui ne préfère ses propres succès à l'établissement de l'ordre national. Sous cet aspect, tous les partis se valent qui ruinent la France en la divisant.

A l'heure présente, il n'y a pas à faire autre chose que ce que nous faisons à *la Coopération des Idées*: Montrer à une élite où nous conduisent nos erreurs, rappeler les principes vitaux de toute société, rallier les bonnes volontés, et les préparer à libérer l'opinion publique de la presse vénale qui l'énerve, à l'organiser et à la diriger congrûment.

—)o(—

Et c'est insuffisant, sans doute. Que peuvent quelques hommes de cœur devant l'énorme chaos de rêve où divague la société française hallucinée?

Pour la tirer de sa torpeur, il ne faut rien moins que la diane stridente du malheur. Il faut que cha-

que Français entrevoie d'une manière concrète la fin de sa race, que les femmes aient horreur de la stérilité qui les détraque, que chacun ressente la souffrance sociale de l'anarchie. Il faut une secousse qui ébranle profondément la société française et lui restitue l'instinct de vivre et la saine volonté de la force qui en est la primordiale manifestation.

La prospérité, la paix et la liberté présentes sont effrayantes pour qui sait voir. C'est la prospérité de ceux qui ne désirent plus rien de ce qui est désirable, la paix de ceux qui subissent tout pour ne rien affronter, la liberté du suicide ou le suicide de la liberté.

On n'ose souhaiter le miracle salvateur de la pauvreté qui fait aimer tout ce qui est grand, beau et fort, tout ce qui ne s'achète pas et tout ce qui donne la joie de vivre; on n'ose désirer la guerre qui forge les caractères, suscite les héroïsmes et resserre les solidarités nationales; on n'ose appeler le despotisme rude qui discipline aux libertés positives...

Et pourtant...

—)o(—

On n'évitera pas l'inévitable. Mais notre enseignement peut en tirer la leçon qui régénère et notre action peut préparer la reconstitution possible. Là est la tâche essentielle à laquelle doivent s'employer les hommes de cœur et d'intelligence.

Et c'est à ceux-ci seulement que nous nous adressons.

En dehors des partis, au-dessus, inaugurons le grand pouvoir spirituel qui assume d'organiser et de diriger l'opinion publique, et pour cela, d'abord,

acceptons franchement les conditions de désintéressement entier que cette mission impose.

Soyons avec la masse affective, toujours, même dans ses égarements, et pour la ramener. Aidons sincèrement les prolétaires à s'incorporer à la société, à organiser, dans les mutualités, les coopératives, les syndicats, les universités populaires, leurs libertés politiques et sociales. Ne laissons pas à la seule démagogie le prestige de l'amour social.

De toutes parts, à l'anarchie qui détruit, opposons l'action positive qui construit. Si médiocres que peuvent être sous un régime de dispersion systématique nos édifices, ce sont les seuls qui, solidement fondés, ne seront pas emportés par la tourmente prochaine.

On le sait de reste, ceux qui se voueront à cette tâche austère ne seront jamais nombreux, car il faut renoncer décidément aux succès ordinaires qui se marquent par les acclamations, les places, les distinctions et l'argent. Il n'importe: ce sont quelques justes seulement qui sauvent les cités maudites.

Pour être de ces justes, ou plutôt de ces sages, il faut que notre vie soit une prière constante, je veux dire une vie vraie dont chaque acte résume simplement tout ce qui la constitue, tout ce qui en fait le prix pour des hommes: aimer, penser, agir.

G. DEHERME.

LOUIS ROSSEL ⁽¹⁾

Capitaine de génie en 1869, à 25 ans, Louis Rossel dès la déclaration de guerre demande à être de ceux qui seront les premiers au feu, et il est immobilisé dans Metz pendant trois mois, avec la plus belle armée de France. Cependant que le traître Bazaine et ses imbéciles généraux capitulent, Rossel traverse les lignes prussiennes pour se mettre au service du gouvernement de la Défense nationale.

Mais, là, ce sont les bavards et les incapables qui règnent. On a le pouvoir, on veut la paix à tout prix. Des hommes comme Rossel qui rappellent le devoir sont gênants. On s'en débarrasse en lui confiant de vagues missions dont on ne cherchera pas même à connaître les résultats. C'est que celui-là ne renonce pas. En février 1871, il écrit : « La défense à outrance, la continuation de la lutte jusqu'à la victoire n'est pas une utopie; ce n'est pas une erreur... En thèse générale, la défense à outrance ne peut pas être nuisible à un peuple. L'erreur que nous commettons en faisant la paix est la même qui a perdu Carthage; un peuple riche et un peu sceptique est toujours sollicité à commettre cette faute; son vainqueur n'a plus alors qu'à l'exploiter doucement jusqu'à ruine complète... Le mot de Pyrrhus vainqueur n'est pas un paradoxe. Il vient un moment pour les conquérants où le désastre est tout entier en germe dans une victoire; ce moment, c'est Cannes ou la Moskowa. Pourquoi les Prussiens n'auraient-ils pas

(1) Mémoires et correspondance de Louis Rossel (Stock, édit.)

la même aventure? Il ne s'agit que d'attendre le moment, les user, les lasser, leur faire trouver Capoue dans nos villes, mais ne jamais faire marché avec eux pour notre rançon. Nous manquons de patience; nous faisons la paix aussi inconsidérément que nous avons fait la guerre.»

Paris se soulève. Le gouvernement s'enfuit à Versailles. Quand il n'a pas dix soldats contre un pour fusiller des ouvriers désarmés, des femmes et des enfants, c'est tout ce qu'il sait faire. Rossel écrit le lendemain, 19 mars, au ministre de la guerre: « Je me range sans hésitation du côté de celui qui n'a pas signé la paix et qui ne compte pas dans ses rangs de généraux coupables de capitulation ». Plus tard, dans sa cellule de condamné à mort, il écrira encore: « Je suis de ceux qui se battent, et j'irais plutôt rejoindre les zouaves de la Vierge (Rossel était protestant) que les démocrates incolores qui n'ont pour leur patrie que de vaines paroles et point de bras. Je hais le néant, même quand on le décore du nom de République ou du nom de patrie. »

Hélas! Je ne sais pas de situation plus poignante que celle de Rossel quand il peut voir en qui il a mis ses derniers espoirs de patriote, à quoi il a sacrifié un brillant avenir, sa vie et le bonheur de ceux qui lui sont si chers.

Plus tard, dans sa prison, il écrira: « Le souvenir de tous ces révolutionnaires présomptueux, mais dépourvus d'étude et d'énergie, capables d'un coup de main peut-être, mais non d'une volonté et d'un ferme propos, leur souvenir, dis-je, est pour moi un cauchemar. »

Les hommes de la Commune étaient-ils donc pires que les capitulards qui trahissaient et les avocats qui

fondaient leur fortune sur nos désastres? Certes, non. Il y avait parmi eux des honnêtes gens et des caractères éprouvés. Il y avait Vermorel, Tridon, Beslay, Delescluze, Flourens, et aussi les ouvriers Varlin, Duval, Jourde, Avrial, Malon, etc. Mais les autres, pour la plupart, ce sont des énergumènes, des jouisseurs, des brutes ou de bas ambitieux, bien plus occupés à se jalouser les uns les autres, à se griser de leur puissance éphémère qu'à organiser leur victoire.

Quant au peuple lui-même, il n'a pas plus de ressort.

Rossel aimait à s'instruire. A la Commune, il est en contact avec des ouvriers, et il cherche à s'informer de ce qu'ils veulent, de ce qu'ils sont. Un jour, il cause avec Avrial. Ce membre de la Commune est un ouvrier mécanicien qui a fondé des Associations ouvrières. « Il se passe dans ces Associations, lui dit Avrial, la même chose que vous voyez dans la garde nationale: on nomme le directeur et le contre-maître à l'élection, on se réunit le jeudi, on fait des discours et on change le directeur. Voyez les ateliers du Louvre, qui sont à la Commune pour les réparations d'armes: ils en sont à leur troisième directeur élu, et ils ne font rien. A l'Association des ouvriers mécaniciens, on venait à l'heure qu'on voulait, on causait, on ne travaillait pas. Pendant ce temps-là les frais généraux marchaient. Il y avait cent transmissions à graisser, il y avait le moteur qui mangeait de l'eau et du charbon pour cent ouvriers, au lieu de cinquante qui travaillaient. Ils répondaient toujours: « je me rattraperai », et ils ne voulaient pas comprendre qu'on ne rattraperait pas les frais

généraux... Ce qui leur manque, c'est la comptabilité.»

Rossel ne tarde donc pas à être édifié sur ces réformateurs. Mais il est parmi eux par devoir patriotique, il est engagé dans la lutte et il est homme à affronter l'impossible. Au surplus, le pays étant livré, son « moi lui est devenu indifférent ». Et il ne le regrettera pas. « Je crois que je n'ai aucune prévention en faveur des Communeux, écrira-t-il après tout : eh bien, je dois dire que, malgré toutes les hontes de la Commune, j'aime mieux avoir combattu avec ces vaincus qu'avec les vainqueurs. » Et encore : « Nul doute que j'ai été dupe du mouvement du 18 mars ; mais j'étais bien plus dupe à Metz lorsque je construisais des ouvrages qui ne devaient pas être attaqués, lorsque je remettais des portes à la ville, des portes qu'on devait ouvrir toutes grandes ; tout l'argent que j'ai employé là a été employé pour le roi de Prusse. J'étais dupe aussi à Nevers, lorsque je m'éreintais à exercer des soldats et à former des officiers pour défendre un pays qui ne voulait plus se défendre... Si c'était à recommencer, il est possible que je n'irais pas servir la Commune, mais il est certain que je ne servais pas Versailles. »

Ah ! la belle figure de patriote et de citoyen que cet insurgé d'occasion, et la magnifique et lucide intelligence ! On comprend pourquoi il espérait toujours, contre tout et contre tous : c'est qu'un pays qui saurait se donner de tels chefs serait invincible. Il ne lui a manqué que de mieux connaître les hommes. Mais, à 26 ans, il n'avait jamais eu d'autres pré-occupations que le travail, le devoir, et d'aimer les siens et la France par-dessus tout : à 17 ans, élève

de l'École Polytechnique, il demande à sa mère s'il peut lire *Madame Bovary*...

C'est là sa faute, et de n'avoir pas su attendre et rester calme quand le pays était égorgé et pillé.

Il faut lire ses lettres et ses notes, toutes de tendresses quasi féminines pour les siens, toutes de bonté vraie et d'intelligence, toutes d'indignation contre les coupables. Rien de plus émouvant. Cela enseignera ceux qui peuvent être enseignés.

A la Commune, d'abord subordonné de Cluseret, puis délégué à la guerre lui-même, il se donne tout entier à sa tâche. Il ne voyait que le honteux traité de paix à déchirer, la guerre à reprendre, la France à délivrer et à relever. Il ne put même pas sauver cette triste Commune « où tout le monde délibérait, où personne n'obéissait ».

S'il occupa le premier poste, ce n'est pas qu'il l'ait sollicité ni qu'il ait rien fait pour s'attirer cette périlleuse faveur. « Il est très remarquable, dit-il, que la Commune a constamment pris ses principaux agents dans sa minorité, dans ce qu'on pourrait appeler l'opposition. Cela tient à ce que la majorité ne contenait pas de gens capables, instruits, spéciaux. » Il en est de même de toutes les majorités. C'est pourquoi un gouvernement élu est un gouvernement de désorganisation et de défaite.

Epuisé, Rossel donne sa démission, le 9 mai, en demandant une cellule à Mazas. On le fait cacher. Il écrira alors, dans sa retraite: « J'ai servi fidèlement, aveuglément, la Révolution jusqu'au jour où j'ai eu expérimenté par moi-même toute la vanité des espérances que j'avais fondées sur cette tentative. La Commune n'avait pas d'hommes d'Etat, pas de militaires et ne voulait pas en avoir; elle accumu-

lait les ruines autour d'elle, sans avoir ni la puissance, ni même le désir de créer à nouveau. Ennemie de la publicité parce qu'elle avait conscience de sa sottise, ennemie de la liberté parce qu'elle était dans un équilibre instable d'où tout mouvement devait la faire choir, cette oligarchie était le plus odieux despotisme qu'on puisse imaginer. N'ayant qu'un procédé de gouvernement, qui était de tenir le peuple à ses gages, elle ruinait par ses dépenses l'épargne de la démocratie et désaccoutumait le peuple du travail. Lorsque je vis que ce mal était sans remède, que tout effort, que tout sacrifice était stérile, mon rôle se trouva fini ».

Le 7 juin il est arrêté. Et c'est la prison, le procès, les démarches des siens pour essayer de le sauver, la comédie de la Commission des grâces, l'hypocrisie des inexorables, Thiers et Challemel-Lacour, l'abstention des pleutres, Gambetta et Freycinet...

On ne lui fit que la grâce de ne pas le dégrader. Le 28 novembre il fut fusillé au plateau de Satory avec Bourgeois et Ferré. L'avant-veille de sa mort, il avait écrit à sa sœur: « On se dégoûte vite de vivre pour soi. Il faut vivre pour les autres; on y trouve à certains moments des consolations puissantes et inattendues ». Un prêtre, M. l'abbé Ferrand de Missols, qui avait été voir Rossel dans sa cellule et qui ne le connaissait pas avant, disait en sortant: « Je viens de passer une demi-heure avec un saint ». Nous savons que c'était aussi un héros.

Nos désastres inouïs, nos troubles insensés avaient sans doute manifesté que nous avions alors trop de héros et de saints, et c'est pourquoi nos habiles hommes d'Etat et nos braves généraux supprimèrent ce lui-là. De même, ils estimaient sans doute que la

France pantelante avait encore trop de sang, et c'est pourquoi ils fusillèrent dans les rues de Paris 35.000 prolétaires.

Sans doute, les chefs d'Etat ont parfois le terrible devoir d'être implacables. Leur sensibilité doit évoquer toutes les conséquences d'une pitié étroite et leur justice n'est pas d'un instant. Mais l'épouvantable répression de la Semaine sanglante et plus particulièrement l'exécution de Rossel sont des actes de fous, de lâches qui ont eu peur et qui se vengent d'avoir tremblé. Ils furent doublement criminels d'être maladroits. Dans sa prison, attendant la mort avec sérénité, Rossel les jugeait: « La circulaire de Jules Favre relativement à l'extradition est d'un gouvernement de fous, aussi bien que le sanglant système de la répression ».

Il n'y avait là aucune nécessité d'ordre. Il n'y eut aucun souci de prévoyance politique. Thiers ne dépassait point ses petites impulsions du moment de petit bourgeois, il ne se dépassait pas. Il était petit en tout, et il réduisait tout à sa mesure. Il n'avait de grand que son coffre-fort et sa férocité. Ce fut le Napoléon des rentiers, le politique de la ruse au jour le jour. La sauvage répression qu'il a décidée et dont il portera la principale responsabilité devant l'histoire a pu faire de la mort, elle ne pouvait fonder l'ordre durable. Elle a fait surtout de la haine. Le prolétariat n'a rien oublié.

Ils avaient pourtant bien des motifs d'être indulgents, ces politiciens et ces généraux qui n'avaient su ni prévoir, ni pourvoir, — ni mourir. Ce qui avait exaspéré Paris affamé, énervé, meurtri, c'était précisément leur impéritie, leur veulerie et leur sottise. Les premiers fauteurs de la Commune, c'étaient eux,

les traîtres, les capitulars, les incapables et les voraces. Ah! les sempiternels irresponsables!...

Il faut lire ce livre. Pas une ligne qui ne soit de l'histoire vivante, de l'histoire justicière, et aussi de l'histoire avertissante.

G. DEHERME.

Revue des Opinions des Faits et des Idées

LES GRANDS TENORS.

L'Italie n'a rien à nous envier. Elle a son Jaurès qui est M. Enrico Ferri. Dans un ouvrage intéressant, *la Haute-Italie politique et sociale*, M. Ch. de Saint-Cyr nous rapporte cette savoureuse anecdote :

« Un jour, M. Ferri compare la société à un grand arbre: le peuple, ce sont les racines qui travaillent dans l'obscurité et dans la douleur, sans qu'on se doute de leur effort, mais tous profitent et vivent de la sève qu'elles vont puiser sous la terre. L'image était jolie, sinon neuve: elle plut. A quelques jours de là, à l'issue d'un autre banquet, les auditeurs réclamèrent *il brindisi del l'albero* (le toast de l'arbre), et M. Ferri n'hésita pas à le recommencer, employant presque les mêmes mots! »

—)o(—

QU'EST-CE QU'UN PHILOSOPHE ?

Dans le numéro du *Giornale d'Italia*, en date du 8 avril, nous avons relevé une fort belle pensée qu'écrivit en 1877, sur l'album d'une femme de culture supérieure, le philosophe Antonio Labriola, et qui était restée inédite jusqu'à présent. Datant d'une

époque où la philosophie de l'auteur oscillait incertaine entre les diverses écoles métaphysiques allemandes, elle décèle, dit le *Giornale d'Italia*, la tristesse d'une âme d'élite qui avait fait de l'investigation philosophique le but de toute sa vie. Voici la traduction de cette pensée :

« Rechercher assidûment et passionnément le vrai, quoique bien persuadé qu'on gardera, jusqu'à la fin de la vie, le douloureux sentiment qu'il est introuvable; — aimer profondément le bien et le vouloir fortement, si découragé qu'on soit par le triomphe continu du mal, et même justement parce que découragé; — adorer et courtiser le beau, sachant pourtant qu'on vit dans un monde laid, vulgaire et fastidieux; — toujours obéir à la voix de sa conscience, malgré la conviction que donne l'expérience qu'en agissant ainsi, l'on ne sera ni plus fortuné, ni plus estimé des habiles et des malins de ce monde; — respecter en chaque personne l'Humanité, bien qu'en aucune ne se trouve l'excellence et la noblesse qui devraient être la caractéristique de l'Humanité; — penser et parler de tout avec gravité sans jamais oublier qu'il n'y a rien en particulier qui ne soit caduc, vain et risible; — supporter avec sérénité la contradiction, l'isolement, les refus: voilà ce qui s'appelle être philosophe. »

—o(—

LE SALON DES POÈTES.

M. Edmond Haraucourt, président de la Société des poètes français, nous annonce le succès du Salon des poètes dont il a pris l'initiative :

« Livres et manuscrits m'arrivent par ballots. De Paris, de province, sans omettre les colonies. Depuis l'annonce du Salon, les poètes demandent en foule qu'on les inscrive: en un mois, le nombre des adhérents a doublé. Voulez-vous toute ma pensée? Cet âge que j'ai

cru longtemps utilitaire, ennemi du rêve et destructeur de fantaisie, témoigne d'un renouveau poétique qui va jusqu'à m'effrayer. Le champ d'action de la poésie diminue : le nombre des poètes augmente. Encourageons-les quand même : Ils propagent de la beauté, ils affirment la joie de vivre et l'orgueil d'être homme... Les poètes ne sont-ils pas les derniers chevaliers errants qui, sans souci de lucre ou de gloire, combattent par enthousiasme !... »

Dans *l'Eclair*, M. René-Marc Ferry répond congrûment :

« Retenez ces mots : « Le champ d'action de la poésie diminue : le nombre des poètes augmente », et cette fin de couplet : « Les poètes ne sont-ils pas les derniers chevaliers errants qui, sans souci de lucre ou de gloire, combattent par enthousiasme ! » Hélas ! qui le croira ? A les voir se ruer en concours, à les voir, affamés de publicité, de conférences, de réceptions, traîner leur lyre dans les coulisses et dans les antichambres, s'attacher aux comédiens illustres, aux ministres, aux sous-secrétaires d'Etat, aux gens en place, courtisans inquiets et empressés, quelle idée peuvent-ils donner de leur désintéressement ? Mais la carrière même de leur président, fonctionnaire adroit et poète prudent, quel exemple, quel conseil leur propose-t-elle ? Et quel est donc le combat qu'ils soutiennent ?

« Ah ! jeune homme, n'écoute pas non plus ce vieux poète lorsqu'il s'écrit : « Le champ d'action de la poésie diminue. » Mais sois viril et sois fort et reste libre. Ouvre tes yeux naïfs et ton cœur généreux. Laisse les autres à leurs vaines techniques, à leurs petites peines d'amour, à leur ennui stérile ; méprise leur plate philosophie et leur creuse déclamation. Ne sois pas dupe de leur éloge ni de l'appui qu'ils prétendent te donner, ils te façonnent, ils t'enrôlent. Considère ta foi menacée, ta patrie qui penche et décline. Reprends dans un long passé conscience de toi-même et de ta race. Ne borne pas ta pensée aux jeux du rythme ; sou mets-la d'abord à l'ordre, à la raison, et dans un horizon plus clair et plus

salubre tu verras s'étendre, comme il dit, le champ d'action de la poésie. Tu te sentiras plein de confiance, d'espoir, de joie, et ton chant vaudra la peine d'être chanté. Mais tu ne connaîtras peut-être pas les distinctions officielles. »

PAR TOUS.

Les Livres qui font penser

Les pas sur la terre. par Adrien MITHOUARD, 3 fr. 50 (Stock, édit., 155, rue Saint-Honoré). — Voilà un livre qui nous fait aimer les réalités profondes dont nous vivons. Il est sain et savoureux comme un bon fruit de l'Île-de-France. M. Adrien Mithouard est un réaliste à la manière de M. Maurice Barrès. Nous le voyons dès les premières lignes : « Il est bien heureux qu'il y ait sous nos pieds quelque chose de quoi nous ne pouvons douter. Que nous serions misérables, si les puissances destructives de notre esprit pouvaient élever assez d'objections contre la légitimité de ce coussin de verdure qui nous supporte pour que nous nous en refusions l'usage. » C'est que, vraiment, dès que nous quittons ce sol, soit au-dessus, soit au-dessous, nous sommes angoissés ou ridicules. « C'est sur le sol que tout s'organise et que tout veut être considéré. L'homme est fait pour vivre sur un plan ou à peu près... Marcher là-dessus, quelle douce et religieuse impression ! »

Nos sentiments et nos idées aussi ont besoin de poser leurs pas sur la terre éternelle. Mais ici les « puissances destructives de notre esprit » ont fait leur œuvre. « Ah ! ne nous grisons pas d'une science qui, ne sachant opérer que sur la table rase, nous invite toujours à quelque destruction pour nous procurer des résultats provisoires et ne cesse de se ruiner elle.

même pour améliorer ses hypothèses, d'une science faite à toute heure de scrupules et de repentirs. Si lumineux que soient par instants les aperçus qu'elle entr'ouvre, restons avertis qu'elle nous pousse fatalement à contre-sens des arts, lesquels sont plus nécessaires et tout aussi légitimes, étant eux aussi faits d'une longue expérience. Rien de bien ni de beau ne s'improvise jamais... Nous perdons de plus en plus le respect et le goût du temps, or ce fut sur la religion des œuvres durables que s'appuyèrent toujours la vie et les travaux de l'Occident. La grande maladie occidentale d'aujourd'hui consiste dans l'altération de la continuité subjective... Quel mépris de l'avenir dans ce mépris du passé!»

La raison va contre elle-même qui veut rompre avec la tradition, car elle coupe ses racines. «Ce monde est un torrent de phénomènes qui s'écoulent. Vais-je bâtir sur de l'eau qui passe? Si je suis seul, la vie est trop courte. Puisque ma raison ne saurait tout étreindre à la fois, il faut que je tienne provisoirement pour valables des travaux accomplis par d'autres avant moi. Leur grand nombre seulement me peut fournir un point d'appui. La tradition qui me porte, l'usage où je me repose et dont j'allais secouer le joug avec une orgueilleuse ingratitude, c'est de la raison aussi, celle d'une société d'hommes, de la raison accumulée, de l'intelligence ossifiée: là du moins, je pourrai appuyer mon effort... J'en suis toujours réduit à m'ajouter à quelques autres. La raison cherche du crédit. Elle en trouve dans la succession des intelligences, parce que la tradition est plus raisonnable que l'individu.» Il y a aussi l'instinct, qui est de la raison accumulée par la race, et qui s'égare s'il ne suit le sillon des ancêtres. «Cela, qui me renseigne, mais qui m'échappe, c'est la raison de toute ma race, c'est la réflexion de tous ceux qui m'ont transmis le fruit de

leurs labeurs dans l'hérédité, de tous ceux qui par l'éducation m'ont informé des résultats acquis, et c'est aussi le peu que j'y pus ajouter moi-même pendant des années de patience et de préparation. Mon instinct, c'est le souvenir insensible d'une foule de déductions anciennes, une provision de bon sens que les âges ont préparée pour moi, enfin de la raison profondément assimilée. « Nous connaissons la vérité, dit Pascal, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ». En effet. Car cette sensibilité, qu'il faut sans doute que ma raison s'emploie à contrôler, c'est une infinité d'autres hommes qui pensent à toute heure à sa place. »

Voilà encore la marque d'Auguste Comte. Comme Maurice Barrès, M. Mithouard est tout imprégné de positivisme.

C'est à cette source vivifiante que s'alimente son réalisme humain. « La morale est à l'intérieur des métiers », lui dit un jour un boucher de Prague. Il ajoute : « Non seulement la morale, mais bien d'autres perfections encore, et par-dessus tout la beauté, car elle n'est qu'une sublime économie. Les mots d'un vrai paysan sont justes et profonds, ses gestes sont authentiques, à cause qu'ils sont très courts. Travailler, c'est se résumer en face des choses. »

Il faut se restreindre. Au surplus, toutes les citations que je pourrais faire, à moins de reproduire l'ouvrage en entier, n'en exprimeraient point le charme. C'est que M. Mithouard est un poète. Les vérités réconfortantes qu'il entrevoit, il nous les propose dans de jolies images, de touchantes légendes et des contes plus réels d'être imaginés que d'être arrivés. Il loue les paysages de sa terre, l'Île-de-France, et la splendeur des cathédrales. Il nous dit les mésaventures de la Bièvre, qui meurt sans gloire, assassinée dans le sein de sa mère; il plaide pour Guilbicot, le museur, qui s'est donné à lui seul le somptueux spectacle des

grandes eaux de Versailles; il nous conte l'histoire délicate de saint Sébastien, patron des archers de Senlis; il nous apprend aussi comment les bouchers de Limoges assument d'être cruels à la place des autres, ce qui permet à la conscience de ceux-ci de jouer à la petite marquise...

La religion d'Amiel, par Gaston MONTEIL, 0,75 (Dujarric, édit., 50, rue des Saints-Pères). — On a dit qu'Amiel avait la maladie de l'absolu. « La conception du relatif et du multiple à laquelle le conduisent les méthodes purement rationnelles, nous dit M. Monteil, vient s'opposer à celle de l'absolu auquel il tend de toutes les forces de son être. C'est ici qu'éclate le conflit entre le cœur qui aspire à croire et la raison qui nie, et qui donne à son ivresse du divin un caractère si singulièrement douloureux. Sous l'action corrosive et dissolvante de l'analyse poussée à l'excès, sa pensée s'émiette, se volatilise, et plonge dans le néant et dans le vide et se trouve la proie de cette nostalgie de l'absolu qu'il a exprimée dans des pages déchirantes qui font songer parfois à Pascal. » Amiel est dans la transition. Il est entre le positivisme et la foi, c'est-à-dire dans le vide. Il est religieux dans ses aspirations sans l'être dans son fonds. Le drame se joue dans sa conscience inquiète, où il ne se peut dénouer. Il cherche la vérité en soi-même, où elle ne se peut trouver. Pressez-le: comme tous les mystiques, vous découvrez qu'il est égotiste. En outre, il est pessimiste.

C'est là un état morbide. « Amiel est un mystique, nous dit l'auteur, et peut-être pourrait-on dire que sa constitution psychologique le condamnait, en quelque mesure, à l'être. Il n'est pas sans intérêt de remarquer, en effet, qu'elle est particulièrement symptomatique à cet égard: le scrupule, qui se traduit chez lui par des indécisions, des obsessions (de chute et de péché)

et qui va même jusqu'à l'angoisse et à la maladie, l'incapacité de vouloir dont il est affligé, sont autant de signes qui paraissent dénoter et trahir chez Amiel une certaine insuffisance psychologique. Et ne devait-il pas être fatalement incliné à chercher une sorte de remède aux troubles qu'elle comporte dans la quiétude unifiante du mysticisme?»

M. G. Monteil pouvait s'en tenir à cette analyse. Elle suffit pour nous guider, et nous garder de la pensée d'Amiel. Certes, cette pensée est attachante par ce qu'elle nous présente souvent des apparences d'altruisme généreux, de foi élevée et de positivité solide; mais une apparence d'erreur saine vaut mieux qu'une apparence de vérité morbide, la santé rétablissant toujours les conditions de la vie, les éléments de l'ordre qui sont la vérité fondamentale. Ce n'est pas la beauté de quelques fruits qui importent le plus, c'est l'arbre.

Voyez Amiel lui-même. Même quand il dissout son moi, voluptueusement, je ne sais dans quel rêve mystique, ce n'est encore que de l'égotisme hypertrophié. «Son moi s'anéantit pour vibrer à l'unisson avec Dieu et se sent un des points sensibles de Dieu». C'est avec un tremblement de joie qu'il assiste à ce phénomène dont «il se croit l'intermédiaire sans en être l'origine». Au fond, c'est l'univers qu'il voudrait absorber en son moi. Le véritable altruisme a pour support la nette conscience de l'individualité sociale.

Est-il religieux? Non, puisqu'il n'est d'aucune Eglise. Un égotiste ne se peut relier. La religion d'Amiel, ce ne peut être que pour Amiel. «Son manque de spontanéité, nous dit l'auteur, engendrée ou tout au moins aggravée par le développement excessif de la réflexion, devait être un obstacle naturel à l'éclosion d'une croyance assez ferme et assez forte pour lui permettre de faire une profession de foi religieuse quelconque:

car « pour croire, il faut se décider, trancher et préjuger les questions », ce qu'Amiel était vraiment incapable de faire, par suite de son impuissance naturelle à l'action et d'une sorte de maladie de la volonté à laquelle on pourrait rattacher d'ailleurs cette manie de scrupule et ce besoin de s'analyser et de se disséquer qu'il a poussé si loin et qui n'est peut-être au fond pour lui qu'un refuge, sans qu'il s'en rende compte, pour se justifier à lui-même son incapacité d'affronter le réel. »

L'étude de M. G. Monteil est des plus substantielles. A propos d'Amiel qu'elle fait mieux connaître, elle aborde le problème religieux avec la gravité qui convient.

Toutefois, je tiens à faire remarquer à M. Monteil qu'Auguste Comte n'a nullement médité de la religion, puisqu'il fut toujours plein de sympathique respect pour le passé théologique et que toute sa doctrine elle-même aboutit congrûment à une religion. Je lui rappellerai aussi que le même Auguste Comte, bien avant M. Durkheim et avec la puissance d'expression qui distingue le génie du pédant, a établi que « les croyances sont d'origines sociales ».

Aux sources de l'éloquence. par Marc SANGNIER, 4 fr. (Bloud, édit., 4, rue Madame). — M. Marc Sangnier est de la partie. Le directeur du *Sillon* sait les mots qui remuent les foules et les gestes qui exaltent l'enthousiasme. Il était donc tout préparé à nous découvrir les sources de l'éloquence depuis Démosthène jusqu'à M. de Mun, en passant par les Pères de l'Eglise et de la Révolution.

Dans son livre il nous présente donc des pages de Sophocle, Platon, Démosthène, Saint Grégoire de Nazianze, Saint Basile, Saint Jean Chrysostome, Saint Augustin, Saint Bernard, Saint François d'Assise, Bossuet, Bourdaloue, Lacordaire, Mgr d'Hulst, Mirabeau,

Brissot, Isnard, Vergniaud, Danton, Marat, Robespierre, Napoléon, Lamartine, Gambetta, Waldeck-Rousseau, Clemenceau, Millerand, Jaurès, Brunetière, de Mun.

Et dans toutes ces pages on retrouve les mêmes accents, les mêmes aspirations vers un idéal dont on approche toujours sans l'atteindre jamais.

L'auteur lui-même est un ardent idéaliste. Ce n'est pas un ouvrage de dilettante ou d'érudition qu'il a voulu faire, mais d'apostolat: « Il est utile de sortir de soi-même, dit-il, dans les premières lignes de sa préface, de s'élever au-dessus de la monotonie déprimante de la tâche quotidienne. Il est bon de communier avec les sentiments les plus généreux et les pensées les plus sublimes de l'humanité. Cela donne du prix à la vie, de la valeur aux efforts les plus humbles qui en sont, comme vivifiés intérieurement. Ceux-là surtout qui ont résolu de ne pas vivre en égoïstes une existence étroite et close, mais de se dévouer à un idéal débordant de toutes parts leur personnalité même, ont besoin de se nourrir des aliments substantiels que leur fournissent abondamment les esprits féconds qui ont donné une force aisément communicable aux énergies les plus robustes et les meilleures de l'âme humaine. »

S'il est bon d'admirer l'éloquence, d'en vibrer, il est meilleur peut-être de s'en méfier. Elle a été souvent funeste. Oui! on retrouve les mêmes mots sacrés dans la bouche de tous les grands orateurs; mais, cependant, comme leur vie, comme leurs actes sont différents! C'est donc que les mots sont autre chose que des réalités. C'est peut-être d'avoir trop aimé l'éloquence que meurt la société française.

Les Marges. par Eugène MONTFORT, 2^e série, 5 fr. (Librairie Henri Floury, 1, boulevard des Capucines). — M. Eugène Montfort a réuni en deux volumes *les Marges* qu'il faisait paraître irrégulièrement.

Si c'est le dernier comme le rédacteur nous l'annonce enfin, des lettrés le regretteront.

Les Marges contiennent des « pages de maître », des « études et articles littéraires », des « regards de face et de côté », des « voyages, poèmes en prose, roman », des « variétés » et des « marges » ironiques et émues.

Voici, extrait au hasard, quelques lignes de Lesage : « L'orateur Cassius Severus était un homme bien redoutable. Il avait beaucoup d'esprit et de force, et tant de hardiesse qu'il accusait en plein Sénat les personnes qu'il voulait déférer. Il ne ménageait pas même les Romains les plus distingués, puisqu'il fut un jour assez hardi pour oser accuser Nonius Asprenas, parent d'Auguste, d'avoir empoisonné cent trente personnes dans un repas. Il ne se faisait pas moins craindre par ses écrits. Il avait l'audace d'attaquer la cour et la ville. Néanmoins, quoique l'impétuosité de son tempérament bilieux fit trembler tout le monde, on savait que ce personnage ne refusait pas de recevoir l'argent qu'on lui offrait quelquefois pour l'engager à se taire. *On lui fermait ainsi la bouche*, dit un savant interprète, *à l'imitation des voleurs qui jettent du pain aux chiens pour les empêcher d'aboyer.* »

Et voici une réflexion des « marges » : « Nous allons vers cette barbarie. Hélas ! Hélas ! Un journal se félicite d'avoir été le seul de la presse française à signaler le retard du bateau qui portait l'escroc Gallay — et il ne se sent pas honteux le moins du monde de n'avoir pas signalé un seul des beaux livres parus dans l'année. — Cela, n'est-ce pas, c'est proprement la décadence. Un journal de Paris ! »

Sur la Peine de mort, par Raoul VIMARD, 0,50 (chez l'auteur, 123, boulevard Saint-Germain). — On a réuni et condensé en quelques pages tous les arguments possibles contre la peine de mort. Voyons donc : c'est une peine irréparable si le jury s'est trompé ; la

plupart des criminels sont des malades ou des fous. C'est une peine anachronique, qui choque nos mœurs adoucies. Elle n'est pas préventive, elle n'intimide point. Beaucoup de condamnés à mort avaient assisté à des exécutions. « Depuis soixante ans, le nombre des crimes punissables de mort a sensiblement diminué : il est passé de 263 en 1847 à 169 en 1905. Des statistiques nous apprennent que les rapports entre les crimes et la peine de mort ont été les suivants :

1830.	38	exécutés,	234	assassinats
1854.	37	—	294	—
1877.	12	—	244	—
1899.	6	—	221	—
1902.	3	—	190	—
1905.	1	—	169	—

Dans quelques pays, la peine de mort est supprimée ou appliquée très rarement. La peine de mort n'est pas expiatoire.

Pour M. Vimard, la cause du crime est dans l'alcoolisme, l'immoralité qui fait les enfants abandonnés, l'état économique, le chômage, la surpopulation ouvrière, — et la pénalité n'y peut rien.

Pour répondre à toutes ces affirmations, spirituellement énoncées, mais insuffisamment appuyées, il faudrait plus de place que je n'en dispose ici. Il y a bien des contradictions. Ainsi l'auteur nous dit que la criminalité diminue, et cependant il soutient qu'elle est causée par l'alcoolisme et l'immoralité qui augmentent. Enfin, il se réfute lui-même, puisqu'en terminant il admet la peine de mort contre sa bête noire, le marchand de vins...

M. Raoul Vimard nous donne le tableau que je viens de reproduire, mais il omet de l'expliquer et surtout de le compléter. De 1901 à 1905, les crimes contre les personnes ont été, successivement, de 1.037, 1.103, 1.216. Les assassinats ont monté de 140 à 169, les meurtres de 163 à 186, à 222, à 230, à 274; les parricides de 9 à

12, etc... et en 1906 et 1907 cette sinistre ascension continue.

Les faits sociaux n'ont pas que des conséquences immédiates. Ils s'insinuent lentement, ils se répercutent à l'infini. La diminution des crimes de sang dont M. Raoul Vimard triomphait était peut-être due simplement à l'effet prolongé de la pratique séculaire d'une rigoureuse répression qui avait peu à peu discipliné la bête féroce ancestrale. Maintenant que cette répression se relâche, la brutalité réapparaît peu à peu.

L'auteur nous fait remarquer aussi qu'il y a des pays où la peine de mort est supprimée; mais il néglige d'ajouter qu'en Europe, le plus grand de ces pays, l'Italie, est aussi celui qui accuse, proportionnellement au nombre de ses habitants, le plus de meurtres et d'assassinats, et qu'au contraire, le pays qui pratique la plus rude répression, avec le fouet et la pendaison, est l'Angleterre qui a la plus faible criminalité.

Je ne veux pas dire par là que la peine de mort suffit à expliquer ces deux situations et qu'elle seule peut arrêter le flot montant de la criminalité. Je crois m'être suffisamment expliqué là-dessus dans notre n° du 1^{er} janvier. Je veux dire seulement que de telles questions doivent être abordées plus sérieusement, et non pas avec la seule préoccupation d'avoir raison quand même contre les adversaires qu'on se donne, — fussent-ils marchands de vins et juré.

Congrès anarchiste. 1 f. 50 (Delesalle, édit., 46, rue Monsieur-le-Prince). — Compte-rendu analytique des séances du congrès anarchiste qui s'est tenu à Amsterdam, en août 1907, et résumé des rapports sur l'état du mouvement dans le monde entier. Documentaire.

G. DEHERME.

De l'intelligence d'après la méthode sentimentale, par J.-M. Paul RITTI, 6 fr. (Nouvelle librairie nationale, 85, rue de Rennes, Paris).

Le corps de nos philosophes universitaires forme, de nos jours, comme un écran brumeux, qui masque tous les travaux émanés de gens étrangers à leur encombrante coterie. Pouvez-vous indiquer sur la couverture de votre livre que vous êtes docteur, agrégé, professeur dans une faculté ou un lycée? Immédiatement, le gros marchand de prose philosophique, que tout le monde connaît, se montre disposé à éditer l'ouvrage. Et il ne risque rien. Les nombreuses bibliothèques dépendant du ministère de l'Instruction publique sont là pour absorber les volumes, aux frais des contribuables. N'êtes-vous qu'un simple citoyen, mal pourvu de pompeux diplômes? C'est à peine si on aura pour vous un dédaigneux regard qui signifie: «Commencez par gagner vos grades! Nous verrons après.» Aujourd'hui, Descartes n'aurait aucun succès avec son *Discours sur la méthode*. Nos philosophes officiels offrent d'ailleurs cette particularité qu'ils prétendent raisonner sur la synthèse des connaissances humaines avec un bagage intellectuel des plus légers. Une formation purement littéraire, quelques études superficielles des différentes doctrines philosophiques écloses dans le passé, beaucoup de nuées allemandes: le tout leur suffit pour trancher les problèmes les plus généraux dont l'esprit puisse se préoccuper.

M. Paul Ritti n'appartient pas au corps de nos mandarins. Il n'est docteur ni agrégé. Le grand marchand de prose philosophique ne mettra jamais ses œuvres dans sa collection. Mais M. Paul Ritti continue la lignée de ces penseurs qui se croyaient tenus d'inventorier préalablement les résultats acquis dans toutes les branches du savoir, et notamment d'étudier les mathématiques, c'est-à-dire la science des lois les plus universelles. On pense bien qu'il est impossible de donner

en quelques lignes une idée un peu complète de son important travail. Je voudrais seulement éveiller la curiosité des penseurs touchant des conceptions qui sont aussi neuves que profondes.

C'est un fait que tous les problèmes quelconques semblent se ramener de plus en plus à des questions d'équilibre et de mouvement. La chose apparaît avec assez de netteté pour la pensée et le sentiment, pour le maintien et le développement des sociétés, pour la vie animale et végétative. Mais cela semble également vrai pour la matière inerte, depuis qu'on est parvenu à compter les vibrations acoustiques, caloriques, lumineuses et électriques. Enfin cela est incontesté depuis longtemps en ce qui touche les phénomènes astronomiques.

Envisageant le monde de ce point de vue, M. Ritti fut conduit, par ses méditations, à constater que tout être, — aussi bien les astres que les ensembles d'astres, aussi bien les individualités humaines que les collectivités humaines, — doit satisfaire à trois besoins dont les autres ne sont que des formes secondaires. Ces trois besoins sont : sa conservation, ses relations avec le milieu, et les modifications incessantes que lui impose la variabilité de ce même milieu. La conservation d'un être est assurée par la convergence de ses éléments. Ses relations sont une question d'étendue, ou si l'on préfère, de distance, venant influencer l'intensité des convergences établies. Quant aux modifications à réaliser, elles prennent l'aspect d'équations dont il faut dégager l'inconnue.

Usant d'une terminologie qui ne manque pas de beauté dans sa hardiesse, M. Ritti qualifie de *sentiments* les trois besoins communs à tous les êtres. La nouvelle méthode qu'il propose s'appellera donc *la méthode sentimentale*.

Ces vues avaient déjà fait l'objet d'un premier ouvrage qui porte ce titre. Le livre qui vient de pa-

raître perfectionne l'exposé des idées générales de l'auteur. Il est, en outre, destiné plus spécialement à montrer que l'intelligence, apanage de l'animal, et surtout de l'homme, n'est qu'un instrument mis au service de leurs penchants, instrument qui ne fonctionne pas de la même manière suivant qu'il est dominé par telle ou telle impulsion. Cette question de l'influence exercée par le cœur sur l'esprit a déjà fait couler beaucoup d'encre. On peut affirmer qu'elle se trouve désormais résolue, et ce avec une précision que l'observation journalière confirme d'une manière éclatante.

M. Ritti est un positiviste. Il se rattache directement à Auguste Comte. C'est d'après la théorie cérébrale de ce dernier et aussi d'après la loi de Newton sur la gravitation universelle qu'il a élaboré sa propre synthèse. Quel que soit le succès immédiat qui puisse attendre cette nouvelle philosophie, on peut dire, sans exagération, qu'elle marquera une étape très importante dans l'histoire de la pensée.

François GILLIER.

Pour éviter tout retard, prière d'adresser ce qui concerne l'Administration et la Rédaction de la Revue à M. G. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE, (Var).

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

TOULON. — IMP. P. TISSOT.



LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

Marcel RIVIÈRE

PARIS — 30, Rue Jacob (6^e Arr.)

GRAND ASSORTIMENT D'OUVRAGES

l'Économie Politique, de Sociologie, de Philosophie

Finances — Impôts — Banques — Bourse

Question monétaire — Administration — Enseignement

Travaux public — Commerce

Douanes - Marine - Transports - Colonies - Economie rurale

Régime pénitentiaire, etc.

Statistique, Démographie, Population

Questions ouvrières : Mutualité, Prévoyance, Assistance,
Hygiène

DOCUMENTS OFFICIELS ET PARLEMENTAIRES

Publications des Ministères, de l'Office du Travail et du Conseil
supérieur du Travail

Projets de loi, Propositions et Rapports

DÉPOSÉS A LA CHAMBRE ET AU SÉNAT

Le classement méthodique et l'organisation de notre librairie nous permettent d'offrir ou de soumettre immédiatement quantité d'ouvrages, de brochures et de documents parlementaires sur une question déterminée.

Nous nous chargeons de rechercher les discussions aux Chambres et les travaux préparatoires d'une loi.

VENTE PAR FASCICULES SÉPARÉS

DES

LOIS et DÉCRETS promulgués depuis 1794

ENVOI DU CATALOGUE SUR DEMANDE

BLOUD & C^{ie}, Editeurs

4, Rue Madame -- PARIS (Tél. 722-99)

L'Afrique Occidentale FRANÇAISE

ACTION POLITIQUE

ACTION ÉCONOMIQUE

ACTION SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(1 Vol. in-8° carré de 528 pages. Prix : 6 fr.; *franco* 6 fr. 60)